

Mathieu Hauchecorne

CERAPS, Université de Lille 2, Centre Maurice Halbwachs (équipe ETT), ENS, EHESS, Paris

Libéral-communiste ? Chiche !

Les usages des « théories de la justice » chez les intellectuels marxistes français

Il a manifestement manqué aux socialistes, et notamment à Marx, une philosophie politique, un discours de la démocratie socialiste. La problématique de la « dictature du prolétariat », qui en formule certains éléments, comporte trop d'ambiguïtés pour fournir une base adéquate. [...] D'où ma proposition de reprendre l'examen du paradigme du contrat social, de le réactiver en m'appuyant sur l'approche de Rawls, elle-même réinterprétée dans le sens d'une théorie politique du socialisme. Voie semée d'embûches il est vrai mais ma conviction – qui s'appuie sur l'analyse présentée ci-dessus – est que le « contrat » est une chose trop précieuse pour être laissée aux libéraux.

Jacques Bidet, *Théorie de la modernité*, Paris, PUF, 1990, p. 41.

« Il serait désastreux qu'il arrive à Rawls la même mésaventure qu'à Weber, dont la réception en France fut telle qu'il y demeura pendant un demi siècle l'otage de la pensée conservatrice »¹. Par ce rappel à l'ordre en introduction de l'ouvrage qu'il consacre en 1995 au philosophe étasunien John Rawls, Jacques Bidet, alors maître de conférences en philosophie à l'Université de Nanterre et rédacteur en chef de la revue *Actuel Marx*, entendait se démarquer de l'usage fait de cet auteur par les intellectuels libéraux ou de centre gauche en France. Il faut sans doute y voir notamment une réaction à la parution, quelques mois plus tôt, du très médiatisé *Rapport sur la France de l'an 2000*, remis par l'essayiste Alain Minc au Premier ministre de l'époque et futur candidat à la présidentielle Edouard Balladur, où l'équité rawlsienne était présentée comme un substitut nécessaire au principe républicain d'égalité sous-tendant l'Etat providence français². Ce rapport

reprenait sur un mode polémique et en les radicalisant les lectures des travaux anglophones sur la justice sociale progressivement élaborées au sein des revues, clubs de réflexion et institutions proches de la « deuxième gauche ». En effet, la revue de la gauche chrétienne *Esprit*, la Fondation Saint Simon (qui regroupe alors des intellectuels, journalistes et chefs d'entreprise de gauche comme de droite mais de sensibilité libérale) ou le Commissariat Général du Plan (alors présidé par le deloriste Jean-Baptiste de Foucauld) comptent parmi les principales instances de diffusion qui, à partir de la fin des années 1980 et au début des années 1990, vont relayer la théorie de la justice de John Rawls ainsi que les travaux de l'intellectuel de gauche étasunien Michael Walzer, les réflexions sur le multiculturalisme de Charles Taylor et celles sur l'égalité de l'économiste Amartya Sen. La théorie de la justice comme équité de Rawls, qui tolère les inégalités profitant aux plus démunis, apparaît alors comme une doctrine permettant de concilier le marché, gage d'efficacité, et la justice sociale. De même, l'égalité complexe prônée par Michael Walzer – des inégalités entre individus peuvent exister au sein des différentes sphères de justice auxquelles ils participent pourvu que ces sphères soit autonomes les unes des autres, c'est-à-dire qu'une position de pouvoir au sein d'une de ces sphères ne puisse être reconvertie en position de pouvoir au sein d'une autre sphère – est souvent lue comme un égalitarisme respectueux des différences par opposition à l'égalité uniformisatrice que promouvrait la tradition jacobine française.

Le succès mondain de ces philosophes ou économistes, étasuniens pour la plupart, a suscité commentaires de la part des observateurs, chroniqueurs ou analystes du débat intellectuel français, qu'ils s'en réjouissent ou

¹ Bidet Jacques, *John Rawls et la théorie de la justice*, Paris, PUF (coll. « Actuel Marx »), 1995, pp. 8-9.

² Minc Alain, *Rapport sur la France de l'an 2000*, Paris, Odile Jacob et la Documentation Française, novembre 1994.

qu'ils le déplorent¹. En regard de ces lectures sociale-démocrates ou libérales de Rawls au sein du champ de production idéologique français² à la fin des années 1980 ou au début des années 1990, les usages faits de ces « théories de la justice » anglophones au même moment par plusieurs intellectuels marxistes sont passés beaucoup plus inaperçus. C'est pourtant dans une revue liée à un groupe de dissidents du Parti communiste, la revue *M Mensuel Marxisme Mouvement*, que paraît en 1990 le premier texte d'Amartya Sen traduit en français. De même, le premier philosophe français à consacrer un ouvrage entier à Rawls est le philosophe marxiste Jacques Bidet dont l'ouvrage *John Rawls et la Théorie de la justice* paraît en 1995 aux Presses Universitaires de France dans la collection « Actuel Marx ». En outre, pour peu nombreuses qu'elles soient, ces lectures marxistes ne sont pas sans effets dans la réception ultérieure de Rawls et des « théories de la justice » en France. Sur le plan politique, elles ont tout d'abord permis des réappropriations de ces auteurs plus à gauche que

celles qui avaient initialement prévaluées. La meilleure illustration en est sans doute l'édition en 1998 par La Découverte d'un recueil de textes d'Amartya Sen intitulé *L'Economie est une science morale*, qui contribue alors à diffuser une image de Sen comme économiste de gauche, voire comme intellectuel altermondialiste. A un niveau plus académique, elles ont sans doute facilité des réappropriations de ces auteurs dans un cadre qui se veut inspiré par la tradition critique de l'Ecole de Francfort et qu'illustrent par exemple les travaux sur les formes de l'injustice et la reconnaissance mis en œuvre par Emmanuel Renault³, successeur de Jacques Bidet à la tête de la revue *Actuel Marx*.

Ces lectures marxistes des « théories de la justice » demeurent toutefois cantonnées à un périmètre étroit. Elles prennent pour l'essentiel place dans deux revues mentionnées, *Actuel Marx* et *M Mensuel Marxisme Mouvements*. Au sein de ces revues, et au-delà de quelques articles ou références ponctuels, elles sont en outre pour l'essentiel le fait de deux médiateurs : pour la première, Jacques Bidet, né en 1935, auparavant auteur d'une thèse sur Marx d'inspiration althussérienne ; et pour la seconde, Jacques Hoarau, né en 1953, normalien, agrégé et enseignant du secondaire en philosophie. Cet intérêt pour les théories anglophones de la justice sociale de la part d'intellectuels se réclamant du marxisme ne va d'ailleurs *a priori* pas de soi. Il porte en effet sur des auteurs qui revendiquent, pour beaucoup, leur appartenance à la tradition libérale, et cet étiquetage se trouve, on l'a vu, renforcé dans le contexte français par les lectures qui en ont été diffusées. De plus, les rares « théories de la justice » revendiquant leur affiliation au marxisme se réclament d'une école, celle du marxisme analytique⁴, qui

¹ Sans être exhaustif, on peut notamment citer : Manin Bernard, « Tristesse de la social-démocratie ? La réception de John Rawls en France », *Esprit*, n°3-4, mars-avril 1988, pp. 95-101 ; Théret Bruno, « Le rawlsisme à la française », *Futur antérieur*, n°8, hiver 1991, pp. 39-75 ; Andréani Tony, Féray Marc, *Discours sur l'égalité parmi les hommes : penser l'alternative*, préfacé par Max Gallo, Paris, L'Harmattan, 1993 ; Tournier Maurice, « Egalité ou équité, question d'hier, problème d'aujourd'hui », *Mots*, n°42, mars 1995, pp. 102-109 ; Burgi-Gollub Noëlle, « Egalité-équité. Les catégories idéologiques du débat public français », *Politix*, n°34, 1996, pp. 47-76 ; Bourdieu Pierre, Wacquant Loïc, « Sur les ruses de la raison impérialiste », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 121, n°1, 1998, pp. 109-118 ; Bihr Alain, Pfefferkorn Roland, *Déchiffrer les inégalités*, Paris, Syros, 1995, pp. 18-21 ; Halimi Serge, *Le grand bond en arrière*, Paris, Fayard, 2004, pp. 521-522 ; Eribon Didier, *D'une révolution conservatrice et de ses effets sur la gauche française*, Paris, L. Scheer, 2007, pp. 119-120.

² Le concept de champ de production idéologique est utilisé ici pour désigner l'espace regroupant la presse partisane, les revues généralistes, les clubs de réflexions et conseils gouvernementaux, dans la mesure où la concurrence qui s'y joue vise « le monopole de la production et de l'imposition de la représentation légitime du monde social et de l'action légitime sur ce monde. Cf. Bourdieu Pierre, *La distinction*, Paris, Minuit, 1979, p. 504.

³ Renault Emmanuel, *L'expérience de l'injustice. Reconnaissance et clinique de l'injustice*, Paris, La Découverte, 2004.

⁴ Le terme de marxisme analytique désigne les travaux réalisés par un groupe de philosophes et d'économistes anglophones avec pour objectif de reconstruire la théorie marxienne au moyen des outils de la philosophie analytique et de la microéconomie néoclassique. L'ouvrage de Gerald Allan Cohen, *Karl Marx's Theory of History : a Defence* (Oxford, 1978) est généralement considéré comme le premier ouvrage s'inscrivant dans ce courant. Ont notamment suivi les ouvrages de John

s'oppose explicitement à l'approche althusserienne à laquelle Jacques Hoarau et Jacques Bidet, comme beaucoup d'intellectuels marxistes de leur génération¹, ont été formés². Enfin, ces travaux anglophones mobilisent tout un ensemble de concepts politiques ou moraux (« droits », « libertés », « dignité », « estime de soi », « bien », « justice », « individu ») qui pourraient être appréhendés comme « idéologiques » ou « bourgeois » au regard de l'anti-humanisme théorique caractéristique du Marx de la maturité selon la lecture althusserienne³.

Roemer, *Analytical Foundations of Marxian Economic Theory* (Cambridge, 1981) et *A General Theory of Exploitation and Class* (Cambridge, 1982) ainsi que la synthèse de Jon Elster, *Making Sense of Marx* (Cambridge, 1985). A partir de la fin des années 1980, les représentants du marxisme analytique, regroupés au sein du « groupe de septembre », ont pour plusieurs d'entre eux pris une part active aux débats sur la justice sociale, jugeant que la théorie de l'exploitation de Marx avait besoin d'être fondée en dernière instance sur une doctrine morale.

¹ Sur ce point, on peut notamment consulter Chateigner Frédéric, « D'Althusser à Mao. Les Cahiers Marxistes-Léninistes (1964-1968) », mémoire de DEA (sous la dir. de Frédérique Matonti), Paris, EHESS, octobre 2004.

² Dans sa thèse, Jacques Bidet suit la lecture althusserienne de Marx d'après laquelle l'œuvre de Marx serait traversée par une coupure épistémologique. Il édite en outre en 1995 aux Presses Universitaires de France l'ouvrage d'Althusser *Sur la reproduction*, où est notamment reproduit l'article consacré aux appareils idéologiques d'Etat. Jacques Hoarau a quant à lui suivi les cours d'Althusser à l'École Normale Supérieure. Sur l'hostilité des marxistes analytiques à l'althusserisme, voir notamment le papier polémique intitulé « Deeper into bullshit » présenté lors d'une conférence faite en hommage au philosophe analytique Harry Frankfurt par Gerald Allan Cohen. Le chef de file du « groupe de septembre » s'explique sur le label de « non-bullshit marxism » revendiqué par le groupe en déclarant de manière lapidaire : « Bullshit, and the struggle against it, have played a large role in my own intellectual life. They have played that role because of my interest in Marxism, which caused me to read, when I was in my twenties, a great deal of the French Marxism of the nineteen-sixties, principally deriving from the Althusserian school ». Cohen Gerald Allan, « Deeper into bullshit », in Buss Sarah, Overton Lee, *Contours of agency: essays on themes from Harry Frankfurt*, Cambridge, MIT Press, 2002, pp. 321-339.

³ Dans *Pour Marx*, reprenant à l'épistémologue Gaston Bachelard la notion de « rupture épistémologique », Louis Althusser repère dans l'œuvre de Marx une « coupure épistémologique », contemporaine de l'écriture de *L'idéologie allemande*. Dans cet ouvrage et ses écrits ultérieurs, Marx répudierait l'humanisme de sa jeunesse au profit d'un « anti-humanisme théorique »,

Parce qu'elles étaient *a priori* improbables et demeurent *a posteriori* isolées, ces lectures marxistes des « théories de la justice » soulèvent la question des facteurs qui rendent possible, chez ces intellectuels, une sortie à l'extérieur du canon marxiste, ou tout du moins le recours à des auteurs qui ne revendiquent aucune affiliation marxiste. Comment expliquer qu'en dépit des résistances que rencontrent ces auteurs anglophones chez les intellectuels marxistes français, certains se soient finalement consacrés à eux ? Sans prétendre apporter une réponse ferme à cette question, cet article explore plusieurs pistes explicatives pour rendre compte de ce qui pourrait apparaître comme une forme de déviance théorique. Pour comprendre cet intérêt de philosophes marxistes pour la pensée libérale étasunienne la plus contemporaine, il faudrait bien sûr rappeler plus longuement qu'il n'est possible de le faire ici les attaques qui se multiplient au fil des années 1980 contre le marxisme et le communisme⁴, et le renouveau que connaissent dans le même temps les travaux consacrés au libéralisme, à l'intérieur comme à l'extérieur de l'université⁵. En entretien, l'un d'entre eux se remémore avec flamme cette époque où « on expliquait que Marx était un petit-bourgeois macho, où on expliquait que Brecht était un soldat mort, où

c'est-à-dire d'une science de l'histoire (le matérialisme historique) assise non pas sur la définition d'une essence de l'homme mais sur des concepts nouveaux comme ceux de forces productives ou de rapports de production.

⁴ Bernard Pudal fait valoir qu'on peut dissocier, pour rendre compte du déclin du parti communiste, « ce qui relève des mécanismes de dissociations propres au monde communiste » et « ce qui relève des multiples formes directes ou indirectes d'anticommunisme ». Bernard Pudal, « La beauté de la mort communiste », *Revue française de science politique*, vol. 52, n°5-6, octobre-décembre 2002, pp. 545-559. De même, pour rendre compte du regain d'intérêt, chez les intellectuels issus du marxisme et du communisme, pour le libéralisme, le contractualisme ou la question des droits de l'homme dans les années 1980 et 1990, on pourrait dissocier ce qui tient aux attaques extérieures que subit le marxisme et ce qui renvoie davantage aux reconfigurations du champ des intellectuels marxistes. C'est sur cette seconde dimension, séparée de manière certes un peu artificielle de la première, qu'on se focalise dans le présent article.

⁵ Sur le cas particulier des études toqueviliennes, voir Le Strat Claire, Pelletier Willy, *La canonisation libérale de Tocqueville*, Paris, Syllepse, 2006.

les gens de *Tel Quel* avaient viré leur cuti et étaient passés de Pékin à Washington, ou plus précisément New York, où il y avait Verdiglione, Armando Verdiglione, qui emmenait toute l'intelligentsia française écouter les délices financiers des universités américaines. » On voudrait ici étudier à un niveau plus fin pourquoi ces « théories de la justice » se sont trouvées mobilisées dans ces deux revues, *M* et *Actuel Marx*, à l'exclusion des autres¹, en revenant sur la position occupée par leurs deux médiateurs, Jacques Bidet et Jacques Hoarau. On montrera en premier lieu que ces lectures de Rawls prennent place dans des revues, *Actuel Marx* et *M Mensuel Marxisme Mouvement*, aux statuts très différents, mais qui occupent néanmoins des positions homologues dans leurs espaces d'appartenance respectifs (espace des revues académiques pour la première, espace des revues partisans pour la seconde). On verra que cette homologie de position des deux revues se double, en second lieu, d'une homologie entre les trajectoires sociales, politiques et religieuses de J. Bidet et J. Hoarau. Cette homologie de trajectoire chez les deux médiateurs marxistes des « théories de la justice » soulève notamment la question plus large d'une éventuelle affinité entre des *habitus* issus d'une socialisation catholique militante et le type de réflexion normative à l'œuvre dans cette philosophie politique et morale.

Un air de famille

La diffusion des « théories de la justice » chez les philosophes marxistes français durant la première moitié des années 1990 s'opère sur un mode essentiellement didactique par l'intermédiaire de deux revues. La première d'entre elles, la revue *M*², est initialement l'organe des rénovateurs communistes, mouvement de

dissidents communistes qui commencent à s'organiser à l'intérieur puis à l'extérieur du PC après les élections européennes de 1984³. La seconde, la revue *Actuel Marx*, est liée par son fondateur Jacques Bidet à l'UFR de philosophie de Nanterre. Si la première se rapproche à plusieurs titres du modèle d'une revue partisane, quand la seconde se révèle plus académique, toutes deux occupent en fait des positions relativement homologues dans leurs espaces d'appartenance respectifs (champ politique et champ académique). Les usages des « théories de la justice » dans les deux revues font ainsi apparaître un souci comparable de rénovation du communisme politique pour *M* et de renouvellement de la pensée marxiste pour *Actuel Marx* vis-à-vis de positions politiques ou intellectuelles plus « orthodoxes ».

« Faire connaître »

Même si, comme on va le voir, les revues *M* et *Actuel Marx* visent des lectorats différents, la diffusion des « théories de la justice » se fait selon des procédés similaires dans les deux revues. Plus que de prendre part au débat anglophone sur la justice sociale, l'ambition des premiers dossiers ou numéros consacrés à ce dernier est plus simplement de « faire connaître » ces réflexions. L'ambition du numéro consacré au premier semestre 1990 par *Actuel Marx* au marxisme analytique est ainsi résumée en introduction : « L'objectif de cette première intervention d'*Actuel Marx* sur le sujet demeure modeste. Il s'agissait d'abord de faire connaître certains écrits fondamentaux des principaux représentants de ce courant »⁴. C'est cette même dimension didactique que met rétrospectivement en avant Gilbert Wasserman, ancien rédacteur en chef de *M* aujourd'hui décédé, au sujet de Rawls qu'il cite

¹ Parmi les autres revues marxistes caractéristiques de la fin des années 1980 ou des années 1990, on peut citer *Critique communiste*, *Révolution* ou encore *Utopie critique*.

² Afin d'alléger l'écriture, on parlera dans la suite de cet article de la revue *M* sans en rappeler le sous-titre (*Mensuel Marxisme Mouvement*). Néanmoins, les contributions à la revue analysées ici sont toutes antérieures à 1994, date à laquelle le sous-titre et la référence à Marx qu'il contient sont abandonnés.

³ Les éléments concernant l'histoire du Mouvement des Rénovateurs Communistes sont empruntés à Claude Fischer-Herzog, *Contestations-rénovations communistes, 1984-1994 : récurrences et nouveautés*, mémoire de DEA (sous la dir. de E. Pisier), Paris, Université de Paris I, 1994, et à Michel Dreyfus, *PCF. Crises et dissidences de 1920 à nos jours*, Paris, Complexe, 1990, pp. 177-189.

⁴ Introduction de Jacques Bidet au numéro 5 d'*Actuel Marx*, premier semestre 1990, p. 11.

parmi d'autres auteurs : « *M* a quand même fait connaître à des lecteurs qui venaient de la culture communiste des penseurs, des théories dont ils auraient pu ignorer l'existence – je pense à Rawls, Habermas, Hobsbawm, le marxisme analytique anglo-saxon... Si *M* a eu du mal à tenir un rôle de création, d'innovation, celui d'information, de compréhension reste un acquis fort »¹ pour remplir cet objectif, les deux revues recourent prioritairement à la traduction d'auteurs classiques du débat anglophone ou à l'édition de comptes-rendus. Le futur prix Nobel d'économie Amartya Sen², Rawls³, les marxistes analytiques Jon Elster⁴ et Gerald Allan Cohen⁵, l'ancien intellectuel de la *new left* Michael Walzer⁶ sont ainsi traduits dans *M*, par et à l'initiative de J. Hoarau. *Actuel Marx*, quant à elle, consacre des comptes-rendus aux ouvrages de John Roemer, qui proposent une reconstruction de la pensée marxienne aux moyens des outils de l'analyse microéconomiques néoclassique⁷. Cette visée didactique se retrouve également dans l'ouvrage *John Rawls et la théorie de la justice* de Jacques Bidet qui, issu d'un cours, paraît en 1995 dans la collection « Actuel Marx Confrontations » et prend la forme d'un simple exposé des grands lignes de *Théorie de la justice*, suivant en cela le plan de l'ouvrage.

¹ Wasserman Gilbert, « Histoire de *Mouvements* », *Mouvements*, n°30, novembre-décembre 2003, p. 144.

² Sen Amartya, « Quelle égalité ? », *M Mensuel Marxisme Mouvement*, n°44, février 1991, tr. fr. Jacques Hoarau.

³ Rawls John, « La structure de base comme objet », *M Mensuel Marxisme Mouvement*, n°49, octobre-novembre 1991, pp. 47-51, tr. fr. Jacques Hoarau.

⁴ Elster Jon, « Justice locale », *M Mensuel Marxisme Mouvement*, n°49, octobre-novembre 1991, pp. 52-57, tr. fr. Jacques Hoarau ; et « Justice locale (2) » dans le numéro 51, janvier-février 1992, pp. 45-49.

⁵ Cohen Gérard Allan, « La liberté et l'égalité sont-elles compatibles ? », *M Mensuel Marxisme Mouvement*, n°49, mai 1990, pp. 33-40, tr. fr. Jacques Hoarau.

⁶ Walzer Michael, « Socialiser l'Etat providence », *M Mensuel Marxisme Mouvement*, n°65, 1993, pp. 57-64, tr. fr. Jacques Hoarau ; et « L'idée de la société civile. Un chemin vers la reconstruction sociale », n°66, 1993, pp. 55-66.

⁷ Ses ouvrages *A General Theory of Class and Exploitation* (1982) et *A Future for Socialism* (1994) font l'objet de recensions respectivement dans les numéros 5 (premier semestre 1989) et 16 (deuxième semestre 1994) de la revue.

En outre, cette démarche didactique porte, dans chacune des revues, sur les mêmes auteurs. En 1990, ce sont même deux traductions différentes d'un même article de G.-A. Cohen, réfutant le libertarisme de Robert Nozick, qui se trouvent publiées par les deux revues à quelques mois d'intervalle⁸. Enfin, si l'on trouve dans *Actuel Marx* davantage d'articles de première main consacrés à ces auteurs par des membres du comité de rédaction ou des collaborateurs habituels de la revue, les lectures qui y sont proposées des « théories de la justice » sont proches de celles des dossiers de *M*. Il suffit pour s'en convaincre de comparer le numéro 5 d'*Actuel Marx* avec le dossier consacré aux « théories de la justice » par *M* en mai 1990. Le premier comporte notamment un article du rédacteur en chef de la revue, Jacques Bidet, sur Rawls, et un autre de l'économiste Marc Fleurbaey sur Robert Nozick⁹. De même, le dossier de *M* se compose de deux articles des philosophes marxistes Graham Lock et G.-A. Cohen, le premier consacré à Rawls et le second à Nozick. Les deux articles sur Rawls ont en commun de réfléchir aux convergences possibles entre le socialisme ou le marxisme et l'équité rawlsienne tandis que les deux articles sur Nozick contestent selon une ligne proche la définition de la liberté sur laquelle ce dernier fonde sa position libertarienne.

Une revue partisane et une revue académique aux postures apparentées

Il convient d'étudier de plus près les positions occupées par *M* et *Actuel Marx* afin de comprendre comment s'opère, par leur

⁸ Il s'agit de l'article de G.-A. Cohen intitulé « La liberté et l'égalité sont-elles compatibles ? » dont une première traduction paraît en mai 1990 dans le numéro 37 de *M* et une seconde dans le numéro 5 d'*Actuel Marx* du premier semestre de la même année.

⁹ Robert Nozick, qui enseignait à Harvard dans le même département que Rawls, est en particulier l'auteur d'*Anarchy, State and Utopia*, publié en 1974, où il s'efforce de réfuter la théorie de la justice rawlsienne au profit d'une perspective libertarienne. On regroupe aux Etats-Unis sous l'étiquette de « *libertarian* » (aujourd'hui communément retranscrit en français par « libertarien ») ceux qui s'opposent à toute intervention de l'Etat, aussi bien dans le domaine économique qu'en matière de mœurs.

intermédiaire, une diffusion des réflexions anglo-étasuniennes sur la justice sociale chez les intellectuels marxistes français au début des années 1990. Les deux revues se distinguent l'une de l'autre à plusieurs égards, *M* apparaissant davantage à ses débuts comme une revue partisane ou généraliste, quand *Actuel Marx* apparaît avant tout comme une revue académique. Elles n'en occupent pas moins des positions homologues dans ces deux espaces (espace partisan et espace académique).

Le caractère plus académique d'*Actuel Marx* en regard de *M* se matérialise à plusieurs niveaux : composition du comité de rédaction et procédure de sélection, financement, mise en page, degré de spécialisation. Les membres du comité de rédaction sont, comme on l'a dit, proches pour la plupart des rénovateurs communistes, mouvement de dissidents du PC qui se constituent autour de la candidature Juquin de 1988 puis autour de Gilbert Wasserman après l'échec de Pierre Juquin à la présidentielle de 1988¹. En réunissant membres ou dissidents du PCF aux côtés de quelques écologistes, autogestionnaires et trotskistes, le comité de rédaction de *M* n'est d'ailleurs pas sans rappeler la composition de ces comités Juquin. Le groupe reste par ailleurs ouvert aux autres mouvements de dissidences au sein du PC². Au-delà de cette affiliation partisane, la diversité du comité de rédaction de *M* tranche ainsi avec l'homogénéité de celui d'*Actuel Marx*. Cette diversité se mesure notamment en termes de profession et de grade, voire

d'affiliation politique. Alors que les membres du « collectif de rédaction » d'*Actuel Marx* et les contributeurs de la revue sont pour la plupart des universitaires, le comité de rédaction de *M* compte également des enseignants du secondaire ainsi que des élus locaux ou responsables associatifs ou encore un ancien ministre communiste comme Anicet Le Pors. *M* ne mentionne d'ailleurs pas le statut ou l'affiliation des auteurs alors que les titres universitaires des rédacteurs et leurs publications sont listés à la fin de chaque numéro d'*Actuel Marx*, qui s'appuie en outre sur un comité de lecture comprenant près de cent trente membres et un conseil international en comptant plus d'une centaine. De plus, alors qu'*Actuel Marx* est plus exclusivement consacrée à la philosophie, sont représentées au sein de *M* différentes disciplines : la philosophie, par exemple avec Georges Labica ou l'intellectuel trotskiste Michael Löwy, la psychiatrie avec Lucien Bonnafé, la géographie, avec l'ancien membre du comité central Félix Damette, ou encore l'économie avec le militant écologiste Alain Lipietz.

Les revues diffèrent également au niveau de leurs soutiens et financements. Edités par les Presses Universitaires de France, les numéros d'*Actuel Marx* mentionnent régulièrement le « concours » d'institutions académiques comme l'Université de Paris X, le Centre National des Lettres ou l'Instituto Italiano per gli Studi Filosofici. Également soutenue par le Centre National des Lettres, *M* est cependant principalement financée par les apports de municipalités communistes ou apparentées et favorables au Mouvement des Rénovateurs. Celles-ci subventionnent *de facto* la revue sous la forme d'achats d'encarts publicitaires ou d'abonnements massifs.

De même, la mise en page des deux revues diffère. A la sobriété des volumes 16*24 à couverture cartonnée d'*Actuel Marx* s'oppose l'« audacieuse austérité » de *M* pour reprendre les termes de Jacques Hoarau en entretien. Les articles, imprimés sur des pages agrafées 22*31, et disposés sur deux colonnes, sont souvent brefs au regard de ceux d'*Actuel Marx* et beaucoup moins chargés en notes ou références bibliographiques. Les numéros, entièrement imprimés en noir et blanc et mis en page par l'ancienne maquettiste de la *Nouvelle*

¹ Le mouvement des rénovateurs commence à s'institutionnaliser en février 1987 lorsqu'il se dote d'un comité de coordination, quelques mois avant la démission de Pierre Juquin du parti. Ils contribuent à lancer la candidature Juquin aux présidentielles de 1988 (quoique ce dernier ne soit jamais officiellement membre du mouvement), et organisent les comités Juquin aux côtés de la LCR et du PSU. Le groupe revendique alors 4000 adhérents dans 55 départements.

² Ainsi, Félix Damette, membre du comité de rédaction, fait au départ partie du groupe des Reconstructeurs, qui ne rejoignent les rénovateurs qu'en novembre 1991 au sein de l'Alternative Démocratique et Socialiste (ADS). De même, Charles Fiterman, qui écrit à l'occasion dans la revue est un des *leaders* des fondateurs au sein du parti, groupe qui a un temps le soutien d'Anicet Le Pors, autre membre du comité de rédaction. Les fondateurs rejoignent l'ADS et l'Alliance Rouge et Verte (AREV) de Juquin en octobre 1994 au sein d'une « Convention pour une alternative communiste ».

*Critique*¹ Anne Preiss, n'en sont pas moins richement illustrés de photos, dessins ou croquis qui conjuguent des emprunts à la peinture ou à la bande dessinée, des représentations potentiellement provocatrices et un symbolisme abstrait². Une double page du numéro de février 1991, notamment consacrée à la guerre en Irak, reproduit en seize exemplaires la même photo d'un enfant qui souffre sur le modèle des Marilyn d'Andy Warhol. Sur la couverture du numéro d'avril-mai 1992 consacré au féminisme, figure un simple sexe de femme, quand au sommet de celle du numéro de janvier 1991 plane une chouette³ très stylisée du bec de laquelle tombe les noms d'Althusser, Wittgenstein et Rawls.

Enfin, les deux revues se caractérisent par un degré de spécialisation différent. *Actuel Marx* publie presque exclusivement des articles de philosophie et fait une place importante à l'exégèse. Celle-ci est beaucoup plus rare dans *M* où les articles, plus courts, collent résolument à l'actualité et peuvent toucher à la philosophie, à l'histoire, à la sociologie ou à l'économie. *M* abrite en outre des brèves, encarts politiques ou humoristiques, ou des caricatures. Sur ce plan, si *Actuel Marx* apparaît comme une revue essentiellement académique, *M Mensuel Marxisme Mouvements*, du fait de ses liens avec le Mouvement des Rénovateurs Communistes, la surreprésentation d'anciens membres du PCF en son sein et le souci de coller à l'actualité, s'apparente plus à

une revue partisane quoique de très haute tenue intellectuelle et d'un iconoclasme qui rappelle par endroit les mouvements d'avant-garde. Avec la disparition du Mouvement des Rénovateurs, la revue perd progressivement tout lien clair avec une organisation ou mouvement partisan. La référence au marxisme dans le sous-titre disparaît d'ailleurs en 1994 alors que la revue tente de faire une place plus grande à d'autres courants de pensée comme l'écologie ou le féminisme. Cette évolution du statut de revue partisane à celui de revue intellectuelle généraliste est parachevée en 1998, année à partir de laquelle la revue est éditée par La Découverte et devient *Mouvements*.

Si *Actuel Marx* et *M Mensuel Marxisme Mouvements* s'inscrivent donc dans deux espaces distincts, celui des revues académiques pour la première, des revues partisans pour la seconde, elles n'en présentent pas moins des positions relativement homologues dans ces deux espaces. D'âges voisins – les premiers numéros de *M* et *Actuel Marx* paraissent respectivement en 1986 et 1987 –, les deux revues sont initialement conçues en réaction au retour à l'orthodoxie qui fait suite, au sein du PCF, à la rupture de l'Union de la gauche en 1977, si l'on en croit les récits livrés par les fondateurs des deux revues, que sont respectivement Gilbert Wasserman et Jacques Bidet. Face au déni par la direction du PCF de toute responsabilité dans l'échec de la gauche aux législatives de 1978, une contestation s'organise au sein du parti de la part des intellectuels et au niveau de la fédération de Paris menée par Henri Fiszbin⁴. Au fil des années 1979 et 1980, l'affirmation du caractère « globalement positif » du bilan à l'Est, l'abandon de l'eurocommunisme, le soutien apporté à l'invasion de l'Afghanistan et à la répression organisée par Jaruzelski en Pologne, la normalisation ou dissolution des revues d'où pouvait provenir la contestation comme *France Nouvelle* ou *La Nouvelle Critique* viennent remettre en cause le processus d'*aggiornamento* entamé précédemment. Jacques Bidet

¹ La *Nouvelle critique* est une revue politique et culturelle du Parti Communiste Français créée en 1948. Lieu de diffusion des thèses de guerre froide durant les années 1950, elle se rapproche de la fraction rénovatrice du parti après 1968, ce qui lui vaut d'être dissoute en janvier 1980. Sur la *Nouvelle Critique*, voir Matonti Frédérique, *Intellectuels communistes. Essai sur l'obéissance politique. La Nouvelle Critique (1967-1980)*, Paris, La Découverte, 2005.

² Ces caractéristiques iconographiques font également apparaître que la dissidence des rénovateurs vis-à-vis du parti se double au niveau de la revue d'une rupture avec ce que Frédérique Matonti a appelé le « bon goût communiste » (accessibilité et pudibonderie), et auquel s'était heurtée à plusieurs reprises Anne Preiss à la *Nouvelle Critique*. Cf. Matonti Frédérique, *op. cit.*, pp. 357-360.

³ Dans la liturgie philosophique, la chouette de Minerve, notamment mise en scène par Hegel dans *Les Principes de philosophie du droit*, symbolise bien sûr la philosophie.

⁴ Sur tous ces points, cf. Pudal Bernard, *Prendre parti. Pour une sociologie historique du PCF*, Paris, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, 1989, pp. 306-319 et Matonti Frédérique, *op. cit.*, pp. 357-369.

participe, raconte-t-il, au lancement d'une pétition de soutien à Fiszbin lors de la crise de la Fédération de Paris et, comme de nombreux intellectuels, quitte alors le parti :

« Pendant cette décennie 1970, j'étais adhérent du Parti communiste [...] Et ça s'est terminé... C'est de l'histoire politique, je n'en parle plus... ça s'est terminé en 1977. [...] Je me suis rendu compte que je n'avais plus rien à faire dans le Parti communiste. J'ai lancé la première grande pétition à l'intérieur du Parti communiste qui a recueilli un millier de signatures pour le soutien de Fiszbin. [...] Et je me suis lancé dans le projet d'une *refondation théorique* à la fois en lançant cette revue *Actuel Marx* (j'ai proposé à Jacques Texier), et en même temps en reprenant certaines questions à fond à partir de cet écroulement de l'eurocommunisme. Alors à ce moment je crois qu'on a été beaucoup de gens à s'intéresser comme jamais auparavant à la question des droits de l'homme, de la démocratie. Voyez Etienne Balibar qui jusqu'ici regardait ça d'un peu loin. Il y a un certain parallélisme. Enfin, on me l'a souvent dit. Une évolution typique de l'époque. Chez lui cela a donné l'égaliberté. Moi, je suis arrivé bizarrement à la même thématique en lisant Rawls, mais dans une formulation différente, *liberté-égalité-rationalité*. « Rationalité » signale la dimension économique, présente chez Rawls et chez Marx. A partir de là, on peut faire réagir leurs deux approches en termes politico-économiques... J'ai lu Rawls comme j'avais lu d'autres auteurs, en essayant de m'instruire et pas d'abord de le réfuter. Bon, je me suis intéressé à ces principes en me disant, ces principes sont quand même communs à beaucoup de gens, à toute notre époque ! »¹

La volonté mise en avant dans cette citation de réagir à la rupture de l'Union de la gauche (« ça s'est terminé en 1977 »), l'évocation de la crise de la fédération de Paris, la déploration de « l'écroulement de l'eurocommunisme », rapprochent la posture endossée par Jacques Bidet de celle revendiquée par Gilbert Wasserman lorsqu'il rend compte de la fondation de *M*. Si ce dernier quitte le PCF plus tardivement (en 1987) pour se joindre au courant rénovateur², il rattache ce

geste et la fondation de *M* aux mêmes désillusions que celles évoquées par Jacques Bidet (rupture du programme commun et abandon de l'eurocommunisme)³. Ce type de trajectoire se retrouve chez d'autres membres de *M*, à commencer par Jacques Hoarau, principal médiateur des « théories de la justice » au sein de *M*. Entré aux Jeunesses Communistes en mars 1969 avant de rejoindre le Parti communiste, il se décrit à la fin des années 1970 comme « un oppositionnel au sein du PCF » et explique son départ au tout début des années 1980 par son « antisoviétisme » et son opposition à l'intervention en Afghanistan :

« J'ai cessé de militer où que ce soit entre 1981-1982 et 1986-1987, à l'exception d'une affiliation syndicale. Et il se trouve qu'il y a eu un courant oppositionnel qui s'est développé à cette époque-là au sein du PC, mais qui est devenu public et qui a pris le nom de Mouvement des Rénovateurs Communistes, et auquel j'ai adhéré. Et ce Mouvement des Rénovateurs Communistes comportait parmi ses dirigeants et fondateurs un homme qui est mort il y a deux ans, qui s'appelait Gilbert Wasserman, qui avait été rédacteur en chef de l'hebdomadaire du Parti communiste qui

Critique en étant nommé au début des années 1980 responsable de la partie politique de *Révolution* qui prend la place des deux revues précédentes.

³ Wasserman Gilbert, « Histoire de *Mouvements* », *art. cit.*, p. 141 : « Je croyais à la démarche unitaire du PCF avec le programme commun – tout en étant assez méfiant à l'égard du parti socialiste –, je croyais en l'évolution démocratique du parti avec l'abandon de la dictature du prolétariat. La rupture du programme commun en 1977, dont le PS était bien aise mais qu'il a pu faire assumer au PCF, puis l'abandon de l'eurocommunisme avec le fameux "bilan globalement positif" des pays de l'Est (au moment même où Berlinguer parlait de "la fin de la force propulsive de la révolution d'octobre"), et enfin de l'approbation par Marchais de l'intervention soviétique en Afghanistan, ont eu raison de mes convictions. Mon premier acte d'indiscipline fut de refuser de signer un texte de soutien à Marchais sur l'Afghanistan, mais, dans le même temps, je pensais d'une part que les forces existaient encore à l'intérieur du PCF pour le transformer et, d'autre part, les communistes participant au gouvernement de 1981 à 1984, qu'il fallait aller au bout de cette expérience. C'est après le désastre aux élections européennes de 1984 que j'ai décidé de passer à une opposition ouverte à la direction. La bataille resta interne jusqu'en 1987 : estimant l'avoir définitivement perdue, nous avons alors décidé avec ceux qu'on nommait alors les "rénovateurs" de partir. »

¹ Entretien avec Jacques Bidet réalisé le 9 avril 2008.

² Gilbert Wasserman avait en outre participé auparavant à la reprise en main de *France Nouvelle* et de la *Nouvelle*

s'appelait *Révolution*, et puis qui a fini par être exclu du Parti communiste pour ses positions oppositionnelles. En 1986, il a fondé (en fait sous la houlette formelle de Henri Lefebvre) la revue *M* qui avait comme épigraphe, si l'on peut dire, ou comme sous-titre, *Mensuel, Marxisme, Mouvement*. [...] Moi je suis entré dans cette revue non pas à sa fondation, mais en 1988. Au début je n'y ai pas fait grand chose sinon participer formellement oralement aux comités de rédaction, discuter de l'orientation de la revue, de la sélection des articles et puis après j'ai commencé à y publier des choses. »¹

Cette homologie de position des deux revues, perceptible on le voit au niveau des trajectoires politiques de leurs fondateurs et collaborateurs, se traduit également par des participations croisées. Michaël Löwy, Georges Labica, André Tosel et Yves Sintomer sont membres des comités de rédaction des deux revues². Jacques Bidet collabore à plusieurs reprises avec *M*, notamment en publiant dans le numéro 38-39 de juin-juillet 1990 un article consacré au marxisme analytique anglo-saxon et en participant aux débats qui traversent la revue en 1993 au sujet de l'abandon de la référence au marxisme dans le sous-titre de la revue³.

Luttes politiques et renouvellement du canon

Ce souci, présent chez *M*, d'une rénovation du communisme sur le plan politique, la volonté de créer un « PC bis »⁴, peuvent être mis en regard, sur un plan plus académique, de la volonté, avancée par Jacques Bidet, de renouveler la pensée marxiste par

opposition au purisme exégétique dans lequel tomberaient les philosophes marxistes qu'ils étiquettent comme « orthodoxes » :

« Ces commentateurs du *Capital*, ils ont d'une certaine façon muséifié le *Capital*. C'est-à-dire que le *Capital*, il est là pour être interprété, il n'est pas là pour être transformé... Et moi évidemment je pense qu'il faut le transformer ! »⁵

Le propos de Jacques Bidet tend ainsi à établir une correspondance entre les prises de positions politiques qu'il qualifie d'« orthodoxes » (qu'elles recouvrent en fait la fidélité à Moscou ou une intransigeance d'extrême gauche) et, sur un plan plus académique, un rapport à Marx essentiellement exégétique. Le souci de rénovation politique aurait à l'inverse pour corrélat académique un refus du purisme marxien et une stratégie d'ouverture du canon marxiste à des auteurs extérieurs à cette tradition⁶.

On comprend dès lors comment ce refus du purisme et cette revendication d'un certain éclectisme politique et intellectuel, à *M* comme à *Actuel Marx*, rend possible l'importation de la philosophie politique étasunienne dans un espace dont elle aurait *a priori* pu sembler exclue. Les appropriations dont font l'objet les « théories de la justice » dans les deux revues traduisent d'ailleurs bien cette posture. Ainsi, dans la présentation du dossier sur les « théories de la justice » de mai 1990 de *M*, Jacques Hoarau, en guise de présentation du marxisme analytique, cite un extrait de l'un des

¹ Entretien avec Jacques Hoarau réalisé le 17 décembre 2007.

² Georges Labica et André Tosel sont toutefois décrits comme incarnant des positions plus « orthodoxes » au sein des deux revues. Ils quittent ainsi le comité de rédaction de *M* en 1994 au moment où est abandonnée la référence au marxisme dans le titre de la revue. Pour ce qui est d'*Actuel Marx*, Georges Labica n'assiste en fait, si l'on en croit Jacques Bidet, qu'à une seule réunion du comité de rédaction.

³ Bidet Jacques, « Le communisme ne vient pas après le socialisme », *M Mensuel Marxisme Mouvements*, n°66, décembre 1993, pp. 12-19.

⁴ Il s'agit de l'expression employée par Yves Sintomer pour désigner le Mouvement des Rénovateurs Communistes dans l'interview de Gilbert Wasserman précédemment mentionnée.

⁵ Entretien avec Jacques Bidet réalisé le 9 avril 2008. Jacques Bidet pastiche bien sûr ici la XI^e thèse de Marx sur Feuerbach.

⁶ Cette correspondance entre volonté de rénovation du PCF de l'intérieur ou par la dissidence et refus du purisme marxien s'observe aussi au sein de chaque revue. Ainsi, le premier numéro de *M* juxtapose un éditorial de Gilbert Wasserman où est esquissé une critique de l'évolution du PCF après 1977 et exprimé le souhait sans illusion que le PCF devienne « la force du socialisme autogestionnaire » (p. 13), et un éditorial de Henri Lefebvre qui en appelle à une pensée marxiste qui soit « d'abord une pensée critique à laquelle les écrits de Marx lui-même ne peuvent échapper » pour ajouter : « Il nous faut reconsidérer les concepts, voir leurs limites, intégrer les aspects de la modernité que Marx n'a pu connaître : l'urbanisation massive, l'étatique mondialisé, l'informatique et la menace nucléaire, les firmes mondiales etc. » (p. 5).

manifestes du « groupe de septembre » où est condamnée une étude de la pensée marxiste qui se révélerait « dogmatique ou purement exégétique » et invitent plutôt les chercheurs à « [développer] la théorie ouverte par Marx, à la lumière de l'histoire écoulée, et avec les instruments de la science sociale et de la philosophie non-marxiste ». Dans cette perspective, le texte de Graham Lock¹ s'emploie à rapprocher les écrits de Marx du point de vue rawlsien en montrant par exemple que la critique par Marx de la notion de « droit égal », qualifiée de « bourgeoise » dans *la Critique du Programme de Gotha*, ne disqualifierait pas la théorie de la justice de Rawls dans la mesure où celui-ci tient compte du caractère moralement arbitraire des inégalités liées à l'origine sociale et à la distribution inégales des « talents ».

De même, Jacques Bidet justifie le détour par une réflexion normative sur les principes de justice, et notamment les principes rawlsiens, par le constat qu'il manque à la théorie marxienne une théorie politique qui articulerait de manière systématique les valeurs et principes sur lesquels se fonde le socialisme. Cette volonté d'élaborer un « méta-marxisme » qui fonderait une « politique post-communiste »² reproduit d'ailleurs à l'extérieur

¹ Lock Graham, « Marx, Rawls, la justice et l'égalité », *M Mensuel Marxisme Mouvement*, n°37, mai 1990, pp. 33-40, tr. fr. Jacques Hoarau.

² Cette ambition est notamment formulée dans la conclusion de *Marx et le marché*. Telle que la définit et l'utilise Jacques Bidet, la notion de « métamarxisme » renvoie à l'idée que le marxisme doit être réintégré dans « un espace théorique plus large » et qu'il faut substituer à une dialectique immanente aux rapports de production (les contradictions du capitalisme se dépassent dans le communisme) un schéma partant de ce que Jacques Bidet nomme la « métastructure » (c'est-à-dire les valeurs proclamées par une société, ou le cadre moral et politique au sein duquel se manifestent les différentes formes de domination) et montrant comment les structures existantes « posent » cette métastructure en la niant (à la prétention de liberté et d'égalité proclamées s'opposent les formes de domination existantes), appelant un troisième moment normatif définissant une pratique politique. Ce « post-communisme » se distinguerait du communisme en tant qu'il se nourrirait d'une critique des limites de la planification et se montrerait ouvert aux revendications écologiques et féministes. Cf. Bidet Jacques, *Marx et le marché*, Paris, PUF (coll. « Questions »), 1990, en particulier pp. 300-309. Jacques Bidet théorise sa démarche d'ensemble dans

du parti la démarche que s'y assignaient les philosophes althussériens, celle de déduire la pratique de la théorie³. De manière révélatrice, dans la citation en exergue de l'article, J. Bidet estime que c'est la dictature du prolétariat qui a servi jusque là de base morale (défectueuse) au socialisme. Il y a à peine besoin de décoder ici pour lire dans l'usage de Rawls opéré par Jacques Bidet une volonté de tirer les conséquences théoriques de l'abandon de la dictature du prolétariat par le Parti Communiste Français en 1976, voire de la fin du communisme, en élaborant une morale de substitution pour le socialisme.

Comment devient-on « alter-marxiste »⁴ ?

Cette homologie de position d'*Actuel Marx* et de *M* dans l'espace des revues se double d'une homologie des trajectoires sociales, religieuses et militantes des deux principaux médiateurs que sont Jacques Hoarau et Jacques Bidet. Comme on va le voir, leur trajectoire sociale ascendante et leur socialisation catholique militante autorisent de leur part une présentation de soi comme marginal inséparable de la singularité qu'ils revendiquent sur le plan intellectuel. Toutefois, si leur socialisation catholique militante semble en effet les singulariser parmi les intellectuels marxistes ou peut en tous les cas être vécue comme telle, elle les rapproche en revanche d'une large partie des médiateurs non marxistes de Rawls, comme si la philosophie politique et morale anglophone contemporaine offrait un champ de recherche académiquement ou politiquement légitime où pouvaient être réinvesties des dispositions à la réflexion morale favorisées par une éducation catholique.

Théorie Générale, Paris, PUF (coll. « Actuel Marx »), 1999.

³ Pour une analyse plus détaillée de la place des philosophes au sein du Parti Communiste Français et du rôle qu'il leur est assigné, voir Matonti Frédérique, *op. cit.*, en particulier pp. 202-209.

⁴ Il s'agit là du label que Jacques Bidet revendique désormais. Cf. Bidet Jacques, Duménil Gérard, *Altermarxisme. Un autre marxisme pour un autre monde*, Paris, PUF, 2007.

Marginalité sociale et marginalité intellectuelle : les registres de présentation de soi

Le parallélisme, déjà évoqué sur le plan politique, entre les trajectoires de J. Hoarau et J. Bidet, se vérifie également sur le plan social et religieux. Certes, les deux hommes appartiennent à des générations différentes (Jacques Bidet est né en 1935 alors que Jacques Hoarau est né en 1953). Ils diffèrent en outre par leurs titres scolaires : Jacques Hoarau est normalien, agrégé de philosophie, alors que Jacques Bidet ne commence ses études de philosophie qu'à l'âge de vingt-cinq ans, à la sortie du séminaire. Ils contrastent enfin par la position qu'ils occupent au sein des deux revues. Jacques Bidet est fondateur et rédacteur en chef d'*Actuel Marx* et le *leadership* qu'il exerce sur la revue facilite évidemment son entreprise de diffusion de la pensée politique anglophone. Quant à lui, Jacques Hoarau n'entre au comité de rédaction de *M* qu'en 1988, soit deux ans après sa création, et y publie peu les deux premières années. L'accord du rédacteur en chef, Gilbert Wasserman, l'intérêt de quelques membres du comité de rédaction et le prestige intellectuel que cela conférerait à la revue expliquent en grande partie qu'aient pu y être publiés très tôt des textes de Sen ou Elster en dépit de leur difficulté au regard du public visé. Néanmoins, tous deux adhèrent au Parti communiste peu après mai 1968 et le quittent en 1982. Surtout, tous deux épousent une trajectoire sociale ascendante, voire fortement ascendante. Maître de conférences puis professeur de philosophie à l'Université de Paris X, Jacques Bidet est au départ issu d'une famille de paysans vendéens. Le père de Jacques Hoarau, réunionnais, est pour sa part militaire de carrière (sous-officier) avant de devenir ouvrier spécialisé dans la fonction publique. Enfin, tous deux font l'expérience de ce qu'on qualifiera ici de socialisation religieuse militante, au sens où la pratique de leurs parents ne se limitait pas « aux activités qui définissent ordinairement l'appartenance à l'institution (notamment l'assistance à la messe) » mais incluait au contraire l'investissement régulier dans « des activités auxquelles est conférée une signi-

fication religieuse »¹ (catéchèse, engagement dans des associations ou syndicats chrétiens etc.). On retrouve ainsi dans la famille de Jacques Bidet toutes les propriétés qui faisaient, selon Charles Suaud, les « familles sacerdotales », c'est-à-dire ces « familles nombreuses et modestes, "éminentes en esprit chrétien", et dans lesquelles on trouvait une "éducation forte" et un entraînement habituel au sacrifice, en un mot dans les classes populaires et tout particulièrement chez les paysans »². Parmi les six enfants de cette famille de paysans vendéens et catholiques, l'aîné devient prêtre, le second occupe le poste de secrétaire départemental de la Jeunesse Agricole Chrétienne dans le Maine et Loire, et Jacques Bidet, destiné, pense-t-il, à la prêtrise par sa mère³ dès l'âge de quatre ans, entre au petit séminaire puis au séminaire qu'il quitte finalement à l'âge de vingt-cinq ans, ayant échoué à rejoindre un groupe de moines tiermondistes de Louvain. Jacques Hoarau décrit lui aussi sa famille comme « ultra-catholique » (trait qu'il rattache au fait que sa famille est supposée être une des familles de fondation de l'Île de la Réunion) et revient sur l'engagement de sa mère dans les actions caritatives et la catéchèse. Issu d'un milieu modeste, de parents « réellement très pieux », distingué par sa réussite scolaire qui s'observe notamment en catéchisme, J. Hoarau est d'ailleurs lui aussi repéré pour entrer au petit séminaire à l'âge de douze ans. Ayant décliné cette proposition⁴, il s'éloigne de la religion

¹ Lagroye Jacques, *La vérité dans l'Eglise catholique : contestations et restauration d'un régime d'autorité*, Paris, Belin, 2006, p. 266, note 28.

² Suaud Charles, « L'imposition de la vocation sacerdotale », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 1, n°3, 1975, p. 11. L'étude de Charles Suaud porte justement sur un petit séminaire en Vendée.

³ Charles Suaud parle de « pédagogie maternelle à la vocation » pour qualifier le rôle joué par les mères dans l'inculcation de la vocation à la prêtrise. Suaud Charles, *art. cit.*, p. 14. Jacques Hoarau évoque lui aussi de manière appuyée la piété de sa mère.

⁴ Les différences de génération sont ici importantes à prendre en compte. A la différence de Jacques Bidet, Jacques Hoarau se fait repérer à un moment, le milieu des années 1960, où le petit séminaire fait d'une manière générale face à une « crise des vocations ». Cf. Charles Suaud, « Splendeur et misère d'un petit séminaire », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 2, n°4, 1976, pp. 66-90.

après son entrée au Parti communiste à l'âge de seize ans.

Dans la reconstruction qu'ils opèrent en entretien de leur trajectoire respective, ces deux traits – origines catholiques et position d'ascension sociale – sont présentés comme singuliers et donc singularisants au sein de leurs groupes d'appartenance, que ce soit celui des normaliens pour Jacques Hoarau ou des philosophes marxistes pour Jacques Bidet. A la suite de mes questions sur la profession de ses parents, Jacques Hoarau conclut ainsi :

« Mon père était militaire de carrière, sous-officier. Il avait fait très peu d'études et, quand il a quitté l'armée, il est devenu ouvrier spécialisé d'Etat, du moins si l'on se base sur les nomenclatures administratives. Son travail avait une dimension physique mais était en fait plus proche de celui d'un employé de bureau. Mais oui, en ce sens, si vous cherchez à m'assigner, je suis un des très très rares normaliens fils d'ouvriers. »¹

De même, parce qu'il n'est venu que tardivement à la philosophie et que cette reconversion opère une rupture vis-à-vis de son parcours antérieur, Jacques Bidet peut se présenter comme un « autodidacte en philosophie » et mettre en avant tout ce que, du fait de sa socialisation familiale et de sa trajectoire atypique, il n'a pas obtenu et que les autres ont eu, à commencer par les titres scolaires (« C'est pour vous dire que j'avais entendu parler de Normalesup, je savais un peu ce que ça signifiait dans le principe mais c'était entièrement en dehors de mon horizon. [...] On était tous des enfants de paysans, choisis évidemment parmi les "meilleurs" entre guillemets pour faire des études ») et un capital culturel hérité (comme lorsqu'il compare l'éducation d'un de ses collègues de Nanterre, qui « avait père et mère normaliens », à celle d'un « prince »).

Surtout, cette présentation de soi comme marginal en matière d'origines sociales et religieuses va de pair chez J. Bidet et J. Hoarau avec la mise en avant de leur singularité en tant que rawlsiens. Si Jacques Hoarau minimise les résistances rencontrées à *M*, il rappelle néanmoins qu'il était le seul ou presque à

contribuer à ce chantier. Jacques Bidet insiste davantage sur son isolement parmi les intellectuels marxistes, voyant même dans l'étiquette de rawlsien un stigmatisme lorsque, évoquant ses travaux et leur réception chez deux de ses confrères marxistes², il soupire : « Pour eux, je suis un vague rawlsien. [...] Ils n'ont pas le temps de lire tout ça. Ils font d'autres choses... ». Cet isolement relaté en entretien renvoie bien sûr aux résistances réelles et plus larges que rencontre alors la philosophie politique anglophone contemporaine chez nombre d'intellectuels marxistes³. Un des principaux introducteurs de Rawls en économie et collaborateur d'*Actuel Marx* sur ces questions, évoque ainsi en entretien un séminaire organisé par le philosophe althussérien Georges Labica où l'un des participants au séminaire avait notamment compté le nombre de fois où le terme « individu » apparaissait dans son texte : « C'était très mal et le nombre était donc beaucoup trop élevé ! ». Ici, toutefois, l'évocation de cet isolement théorique est présentée en entretien comme si elle était indissociable de ces trajectoires sociales et religieuses pensées comme singulières. C'est surtout net chez Jacques Bidet, qui, de manière révélatrice, quand je lui demande en début d'entretien de m'expliquer à quelle occasion il a découvert les débats anglophones sur la justice sociale et ce qui l'a conduit à travailler dessus, éprouve de lui-même le besoin de passer par un long détour sur son éducation familiale et sa socialisation intellectuelle au séminaire, comme l'atteste l'extrait suivant :

² Daniel Bensaid est un théoricien du trotskisme, membre du bureau de la Ligue Communiste Révolutionnaire depuis sa fondation, et professeur de philosophie à l'université de Paris VIII.

³ Parmi les indices de ces résistances, on peut citer l'absence de volume consacré à cette dernière dans la collection PUF « Philosophies » pourtant souvent considérée comme l'équivalent de la collection « Que sais-je ? » en philosophie. Cette absence dans une collection qui a été successivement dirigée par d'anciens althussériens comme Pierre Macherey, Jean-Pierre Lefebvre ou Yves Vargas, est d'autant plus révélatrice qu'y ont été publiés nombre d'ouvrages consacrés à la philosophie contemporaine (Derrida, Lacan, Ricoeur, Foucault), tout comme à la philosophie analytique (Russel, Wittgenstein, Quine, Davidson, Kripke) ou à la philosophie politique classique (Machiavel, Rousseau, Kant).

¹ Entretien avec Jacques Hoarau réalisé le 17 décembre 2007.

« MH : Donc déjà moi ce que j'aurais voulu savoir c'est si vous pouviez un peu me raconter...

JB : Comment j'en suis venu ?

MH : Exactement ! C'est-à-dire déjà comment vous avez entendu parler de Rawls et de ces débats pour la première fois et ce qui vous a conduit à travailler dessus.

JB : C'est un peu bizarre parce que la première occasion ça remonte à assez longtemps quand même. Parce que mon livre je l'ai publié en 1995, mais j'ai commencé à travailler sérieusement sur Rawls à partir de 1989. Et je crois que c'est à la suite d'une rencontre avec un ami économiste très proche qui faisait une thèse autour de Sraffa. J'avais moi-même déjà étudié Sraffa pour l'interprétation du *Capital* puisque, ça paraît un petit peu loin, mais dans les années 1970 il y avait tout un courant qu'on appelait les néo-ricardiens (Benetti, Cartelier) qui s'appuyaient sur la théorie de Sraffa pour reconstruire... Deuxièmement, ça n'a pas de rapport, mais le fait est que les gens qui s'intéressaient à Sraffa s'intéressaient aussi à des modèles soi-disant économiques inspirés de Rawls, des modèles de justice. Disons que ce sont des gens qui avaient des contacts avec des écoles américaines et japonaises, et je me suis aperçu à cette période qu'il jouait un certain rôle, qu'il avait une audience internationale.

Alors j'ai commencé à le lire... (*il s'interrompt*) J'ai commencé à le lire pourquoi ? Il faut dire que je suis venu à la philosophie par des voies un peu détournées. Mes origines chrétiennes, populaires et rurales, un contexte familial renvoyant à la mémoire des révoltes paysannes, version « vendéenne », ont sans doute joué un rôle dans la formation d'intérêts universalistes pour les questions de justice et d'égalité. Bourdieu aurait dit qu'il fallait remplir un programme familial. »¹

Bien sûr, cette insistance sur une origine populaire (prolongée par une longue description de « ces grandes familles », l'évocation de sa mère et de ses cinq frères et sœurs ou l'insistance sur le rôle joué par « les curés, les bonnes sœurs ») n'a rien d'étonnant de la part d'un universitaire issu d'un parti où les intellectuels pouvaient se voir rappeler leurs origines petites-bourgeoises². Il n'en demeure

pas moins qu'en interrompant le récit de sa découverte de Rawls pour évoquer ses origines sociales et des « voies détournées » qui l'ont conduit à la philosophie, en rapportant son parcours philosophique à la réalisation d'« un programme familial », J. Bidet rapporte la singularité de son identité rawlsienne à une trajectoire sociale et religieuse vécue comme atypique. Tout se passe donc comme si la conjugaison d'une trajectoire ascendante et l'empreinte d'une socialisation catholique militante favorisaient un sentiment de singularité autorisant plus aisément en retour des choix déviants en matière intellectuelle, en l'occurrence un intérêt pour la philosophie politique libérale anglophone.

L'influence d'une socialisation catholique ?

Si l'expérience d'une éducation chrétienne militante peut être un facteur singularisant, ou vécu comme tel, parmi les intellectuels marxistes français, ce n'est en revanche pas le cas parmi les importateurs des « théories de la justice » en France, marxistes ou non marxistes. Si, à l'exception notoire de Paul Ricoeur, la plupart d'entre eux ne se définissent pas comme des intellectuels chrétiens, on ne peut que constater l'intégration de beaucoup d'entre eux dans les réseaux intellectuels de la gauche chrétienne. A la fin des années 1980 et au début des années 1990, la revue catholique de gauche *Esprit* consacre ainsi un grand nombre d'articles à Rawls, Sen, Walzer et Taylor³. De même, c'est notamment à l'initiative du deloriste Jean-Baptiste de Foucauld qu'est menée au Plan une réflexion sur la justice sociale qui aboutira à

³ Sans offrir ici une recension exhaustive de ces articles, on peut se restreindre, à titre illustratif, aux seuls articles spécifiquement consacré à Rawls et parus durant l'année qui suit la parution de *Théorie de la justice* en français. Mouffe Chantal, « Le libéralisme américain et ses critiques : Rawls, Taylor, Sandel, Walzer », *Esprit*, n°124, mars 1987, pp. 100-114 ; Dupuy Jean-Pierre, « Les paradoxes de *Théorie de la justice*, introduction à l'œuvre de John Rawls », *Esprit*, n°134, janvier 1988, pp. 72-84 ; Ricoeur Paul, « Le cercle de la démonstration (John Rawls) », *Esprit*, n°135, février 1988, pp. 78-88 ; Manin Bernard, « Tristesse de la social-démocratie ? (la réception de John Rawls en France) », *Esprit*, n°136-137, mars-avril 1988, pp. 95-101.

¹ Entretien avec Jacques Bidet réalisé le 9 avril 2008.

² Cf. Matonti Frédérique, *op. cit.*, p. 361.

l'organisation de deux colloques¹. Il faudrait encore citer le rôle de l'Université catholique de Louvain-la-Neuve² dans la diffusion de ces réflexions, ou beaucoup plus récemment des Semaines Sociales de France³. Parce que J. Bidet et J. Hoarau se situent en dehors de ces réseaux chrétiens ou catholiques, leur socialisation religieuse soulève davantage encore la question d'une possible affinité entre un rapport au monde induit par l'éducation qu'ils ont reçue et le type de réflexion normative à l'œuvre dans la philosophie politique anglophone.

S'il convient d'être prudent sur ce point (qui demeure en l'état une hypothèse de recherche), cette familiarité est d'ailleurs parfois timidement esquissée par les intéressés eux-mêmes. Ainsi, si Jacques Hoarau met moins en avant que Jacques Bidet sa socialisation catholique (qui a de toute évidence joué un rôle moins important dans sa socialisation politique et intellectuelle), cela ne l'empêche pas de s'interroger abstraitement sur les effets qu'une éducation de ce type peut avoir sur les choix politiques et intellectuels ultérieurs. Il prend en particulier l'exemple de deux de ses amis anciennement catholiques (l'un d'entre eux ayant d'ailleurs milité dans l'action catholique, l'autre ayant milité à l'aumônerie de l'ENS), devenus athées suite à leur entrée au Parti communiste, mais ayant selon lui davantage sublimé leur spiritualisme passé dans leur réflexion philosophique que renoncé à celui-ci.

De même, un autre spécialiste des « théories de la justice » et collaborateur d'*Actuel Marx*, revient en entretien sur

¹ Les actes des deux colloques sur la justice sociale organisés par le Plan ont été publiés aux éditions Esprit : Affichard Joëlle, Foucauld Jean-Baptiste de (dir.), *Justice sociale et inégalités*, Paris, Esprit, 1992 et Affichard Joëlle, Foucauld Jean-Baptiste de (dir.), *Pluralisme et équité : la justice sociale dans les démocraties*, Paris, Esprit, 1995.

² Le premier ouvrage en français consacré à Rawls est issu d'un séminaire tenu à l'Université Catholique de Louvain-la-Neuve au tout début des années 1980. Surtout, c'est à l'UCL qu'est créée, en 1991, la chaire Hoover d'éthique économique et sociale, premier laboratoire francophone entièrement dévolu à la philosophie politique et morale de type analytique.

³ Notamment en consacrant leur 81^e session les 24, 25 et 26 novembre 2006 à la question « Qu'est-ce qu'une société juste ? ».

l'engagement de ses parents dans l'action catholique⁴ et sur son éducation religieuse⁵ jusqu'à se prendre au jeu de l'objectivation sociologique (« Donc du coup c'est vrai que dans le parcours ça joue un rôle j'imagine ») pour faire finalement remarquer :

« Ce que je racontais sur le capitalisme de marché et la relation capital-travail peut se retrouver dans la doctrine sociale de l'Eglise, avec l'idée qu'au lieu d'avoir la subordination du travailleur à l'employeur, il faudrait avoir des formes d'association, des formes de participation à la gestion, des organisations conjointes. Ce n'est pas très différent dans son contenu de ce que je raconte même si la source d'inspiration est un peu différente. »

De manière différente, Marc Saint-Upéry, membre du comité de rédaction de *M Découverte*, où il a traduit ou édité plusieurs ouvrages de Rawls, Sen ou du philosophe multiculturaliste canadien Will Kymlicka, mentionne spontanément en entretien sa fréquentation des aumôneries catholiques dans le contexte post-soixante-huitard parmi les expériences socialisatrices ayant favorisé son engagement politique (qui le conduit notamment à militer au sein d'un mouvement trotskiste, l'Alliance Marxiste Révolutionnaire, ainsi que les comités Juquin) tout comme son intérêt pour une réflexion normative sur les

⁴ Sur ses parents, cet enquêté m'explique en entretien :

« Ils étaient – justement là le lien avec la religion est intéressant – ils étaient catholiques et très investis dans l'action catholique agricole. [...] Ils étaient dans la JAC et puis ça les a énormément marqués et puis après ils sont restés en lien. [...] Mon père, c'était un peu le syndrome des gens de la JAC, qui s'investissaient dans la commune, dans les mairies, dans les syndicats agricoles, ces choses-là. Vraiment on les poussait, on les incitait fortement. C'était assez spécial la JAC. »

⁵ Sur son éducation religieuse, il m'explique :

« La vision assez rigide et confortable, enfin sûre d'elle, que le clergé et les chrétiens avaient sur eux-même a été ébranlée. Du coup l'éducation religieuse que j'ai reçue était beaucoup plus réduite et modérée que ce que mes grands frères et sœurs avaient eu. [...] Y compris dans le contenu, non seulement sur la méthode mais aussi dans le contenu : beaucoup moins d'injonctions. Le catéchisme pour les enfants c'était plus de la réflexion, de la discussion sur la société que du dogme asséné de façon brutale. »

principes sous-tendant cet engagement et donc pour la philosophie politique et morale anglophone¹. On pourrait encore citer l'exemple de Philippe Van Parijs, longtemps membre du groupe des marxistes analytiques, un des principaux introducteurs des « théories de la justice » parmi les lecteurs francophones et sollicité pour un numéro de *M²*, qui rapproche en entretien sa réflexion politique sur les questions de justice sociale de l'engagement de son grand-père maternel et de sa mère dans le catholicisme social.

L'insistance sur la justice sociale qui caractérise la philosophie anglophone, sa propension à aborder les questions du débat public en termes éthiques plutôt qu'en termes de rapports sociaux, sa focalisation sur les dilemmes moraux et la perspective concordataire que dessinent les approches en termes de contrat social peuvent d'ailleurs sembler davantage s'ajuster avec un *ethos* façonné par une éducation catholique que la vision conflictualiste des rapports sociaux que dessinent les lectures dominantes de Marx. En se proposant de trouver dans un néo-contractualisme de type rawlsien une base morale pour le socialisme ou un « post-communisme », Jacques Bidet adopte d'ailleurs un point de vue qui peut sembler très proche de certaines lectures chrétiennes de Marx d'après lesquelles l'idéal communiste serait secrètement travaillé par des valeurs au départ chrétiennes. Dans les deux cas, le socialisme n'est plus analysé comme le produit du développement des contradictions internes aux rapports de production mais comme celui de principes politiques ou des valeurs morales. C'est d'ailleurs à travers l'œuvre du théologien jésuite Jean-Yves Calvez³ que Jacques Bidet a

découvert initialement Marx et c'est au séminaire qu'il s'est forgé progressivement une conscience marxiste. Tout se passe donc comme si la discipline intellectuelle caractéristique de la philosophie politique anglophone (qui peut à bien des égards apparaître comme une forme de casuistique extrêmement sophistiquée⁴) venait constituer un domaine académiquement et politiquement légitime où pouvaient être réinvesties une vision du monde et des dispositions à la réflexion morale favorisées par l'éducation catholique.

*
* *

« Rawls ça a toujours été le plus difficile à faire avaler d'une certaine manière », reconnaît Jacques Bidet en entretien. La volonté de rénover la pensée et la pratique socialistes à partir de Rawls et de ses interlocuteurs étasuniens ou anglophones est singulière dans l'histoire du communisme français dans la mesure où, à la différence d'autres entreprises de rénovation antérieures s'appuyant par exemple sur les écrits de Gramsci, voire dans les années 1980 de Habermas, celle-ci fait appel à un auteur qui se situe clairement en dehors de la tradition intellectuelle marxiste. Ces appropriations sont notamment rendues possibles par le départ d'un grand nombre d'intellectuels du PCF à partir de 1978, ce qui conduit à la constitution d'espaces de réflexion communistes ou apparentés à l'extérieur du parti. En ce sens, elles peuvent être analysées comme une nouvelle tentative de poursuivre, à l'extérieur du parti, le processus d'*aggiornamento*, et notamment d'*aggiornamento* intellectuel, entamé en son sein. Si l'on

¹ Entretien avec Marc Saint-Upéry réalisé le lundi 26 mars 2007.

² Van Parijs Philippe, « L'allocation universelle : une stratégie radicale et réaliste pour la nouvelle Europe », *M Mensuel Marxisme Mouvement*, n°49, octobre-novembre 1991, pp. 27-30.

³ Chrétien radical, Jean-Yves Calvez est l'auteur d'un ouvrage classique sur Marx paru en 1956 aux éditions du Seuil et d'un ensemble de travaux sur la doctrine sociale de l'Eglise. On serait tenté de trouver une validation croisée de l'hypothèse examinée ici dans le fait que dans une note récente parue dans la revue jésuite *Etudes*, Jean-Yves Calvez voit dans le débat étasunien contemporain sur la justice sociale aux Etats-Unis, et plus particulièrement dans les prises de position dites

communautariennes, des développements susceptibles de relancer la « pensée sociale catholique non-officielle ». Cf. Calvez Jean-Yves, « Notes de lecture », *Etudes*, t. 395, n°7-8, 2001, pp. 119-120.

⁴ Plusieurs traits peuvent rapprocher le type de raisonnement mis en œuvre au sein de la philosophie politique et morale anglophone et la casuistique, traditionnellement enseignée dans les séminaires. On peut notamment mentionner parmi ces traits communs l'attention privilégiée accordée à l'étude des « cas » (c'est-à-dire des situations concrètes où les règles morales sont d'application difficile ou paraissent se contredire), ou le va-et-vient entre principes ou règles abstraites et intuitions formulées à partir de cas concrets.

considère en outre le caractère confiné de la diffusion des « théories de la justice » chez les intellectuels marxistes et le caractère potentiellement stigmatisant au sein de cet espace de l'étiquette de rawlsien, on peut à bon droit parler à ce sujet de « déviance théorique ». De la part d'intellectuels issus du Parti communiste et qui sont sans doute spontanément conduits par leur socialisation politique passée à mettre leur position politique et intellectuelle en regard de leur origine sociale et de leur itinéraire¹, il ne faut dès lors pas s'étonner que cette position déviante puisse se trouver rapportée à des propriétés sociales singularisantes ou tout du moins pensées comme telles. Parmi celles-ci, l'expérience d'une éducation catholique militante, parce qu'elle se retrouve non seulement chez ces médiateurs marxistes des « théories de la justice », mais aussi (et surtout) chez un grand nombre d'importateurs de la philosophie politique contemporaine anglophone extérieurs au marxisme, soulève la question des affinités qui peuvent exister entre des *habitus* marqués par cette socialisation familiale et religieuse et les pratiques théoriques de ces intellectuels. L'étude de l'importation des « théories de la justice » chez les intellectuels marxistes soulève en retour et de manière décalée la question de la disparition, dans les années 1980 et 1990, d'un autre répertoire, celui de l'intellectuel catholique ou chrétien, et des renégociations identitaires que la perte de ce répertoire induit chez ceux qui auraient tout eu pour en être².

¹ Cf. Matonti Frédérique, « "Ne nous faites pas de cadeaux". Une enquête sur des intellectuels communistes », *Genèses*, n°25, décembre 1996, pp. 114-127.

² J'ai bénéficié pour la réalisation de cet article des conseils bibliographiques de Bernard Pudal et Julian Mischi sur les rénovateurs communistes, ainsi que de la documentation collectée par Etienne Ollion dans le cadre d'une autre enquête. Je tiens également à remercier pour ses conseils Florence Weber, de même que Claire Ducournau, Wilfried Lignier, Frédérique Matonti, Etienne Ollion et les évaluateurs anonymes de *Regards Sociologiques* pour leurs relectures de différentes versions de ce texte. Je reste bien évidemment seul responsable des imperfections qui demeurent.